



FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Numéro 44 / Sylvain Creuzevault – Dorian Rossel – Les Inaccoutumés – Oriza Hirata
Dieudonné Niangouna – Daria Deflorian – Swedstage – Les Récréâtrales



ÉDITO

IN FIGURE DE COLOMBE VOLAT AL CIEL

Bueona pulcella fut Eulalia, nous dit le « Cantilène de sainte Eulalie », premier poème de notre langue. On pourrait en dire autant de ce festival qui nous réunit depuis le 7 septembre et jusqu'au 31 décembre. Ne serait-ce que parce qu'*eu-lalia*, dans la langue des anciens Grecs, n'est autre que la « belle parole », et qu'en cet aujourd'hui traversé des pleurs de l'automne chaque festival incarne *de facto* cette bonne parole indispensable à la brouille des temps qui, seule, fera mentir la mort. Cette mort qui nous hante en ce mois de novembre. Mais ce n'est pas tout. Comme l'écrit Eugène Green, « la culture est une forme de résistance de plus en plus nécessaire », et c'est peu dire qu'en cet instant l'État fait chaque jour un peu plus figure de Maximilianus. Celui-là même « qui donna ordre qu'on décapitât Eulalia » et sa belle parole résistante. Désespérant ? Bien sûr que non. Les mains jointes par la corde des humiliations du temps, Eulalia est assise nue sur le bûcher, et il ne faut pas oublier que jamais sa chair ne brûle, « ni même ne grésille ». Les flammes fuient sa peau, et alors que sa tête roule sur le sol de nos sidérations voilà que le poème se clôt sur ce vers sublime : *In figure de colombe volat al ciel...* « Comme un oiseau sort du cou de la sainte. » Le théâtre, donc, et les festivals qui l'exposent, pour incarner cette Colombe. Chant du cygne échappé du corps à la renverse de nos sociétés décharnées. De nos idéaux enfermés dans la prison du rien, dont les lettres seules pourront nous permettre de nous évader.

La rédaction

Prochain numéro le 1^{er} décembre
Numéro spécial festival NEXT le 18 novembre

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

SYLVAIN CREUZEVAULT : ANGELUS NOVUS

FOCUS HORS AUTOMNE PAGES 6-7

DORIAN ROSSEL : VOYAGE À TOKYO
FESTIVAL LES INACCOUSTOMÉS

REGARDS PAGES 8-9

ORIZA HIRATA : GENS DE SÉOUL 1909
DARIA DEFLORIAN / ANTONIO TAGLIARINI : CE NE ANDIAMO...
DIEUDONNÉ NIANGOUNA : NRENGUEGI

BRÈVES PAGE 10

CRÉATIONS PAGE 12

LA CANTATRICE CHAUVÉ
NANNETOLICUS MECCANICUS SAINT
MOBY MICK. LA MERVEILLE DE LA BALEINE

LA QUESTION PAGE 14

DARIA DEFLORIAN

REPORTAGES PAGE 15

SWEDSTAGE
LES RÉCRÉÂTRALES

ODEON
Théâtre de l'Europe direction Stéphane Braunschweig

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 13^e édition

deux spectacles de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

du 7 novembre au 7 décembre 19h
Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni
trois parties pour ne plus vous donner de soucis

du 8 au 14 décembre 19h
Il cielo non è un fondale
Le ciel n'est pas une toile de fond

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40

@TheatreOdeon

arte

SALVATORE CALCAGNO
TRILOGIE

AU THÉÂTRE DE VANVES
Mardi 6 décembre 2016 | 21h
IO SONO ROCCO
Repris dans le cadre du 19^e festival Artdanthé

AU CENTRE WALLONIE-BRUXELLES / À PARIS
Jeudi 8 décembre 2016 | 20h
LA VECCHIA VACCA

Vendredi 9 décembre 2016 | 20h
LE GARÇON DE LA PISCINE

Les 8 et 9 décembre 2016 | 19h
EN PROLOGUE :
Antoine Boute / Adeline Rosenstein & Federico Rodriguez Llull

En complicité avec le festival actOral

Wallonie Bruxelles

THÉÂTRE WALLONNIE BRUXELLES VANVES

actOral

RÉSERVATION
www.theatre-vanves.fr | www.cwb.fr

LA CHUTE DE L'ANGE REBELLE

— par Pierre Fort —

On aurait eu envie d'aimer le dernier spectacle de Sylvain Creuzevault. Incontestablement, c'est un homme de théâtre. Talentueux et prometteur. Mais ici, comme dit le proverbe, à laver la tête d'un ân(ge), il perd sa lessive.

On sort de là avec le sentiment de n'avoir rien compris. Avant la représentation, le second titre, « AntiFaust », avait laissé circonspect. De l'anti-mythe, c'est utile dans les armoires. De l'« anti-Faust », qu'en penser ? Alors on se saisit du programme, on lit et relit fébrilement le texte de présentation qu'en a fait l'auteur lui-même. C'est intitulé « Nos démons ». On tombe sur quelques formules provisoirement éclairantes, mais on a surtout l'impression d'un curieux salmigondis. Comme il est dit dans la pièce : « (-) + (-) = boum » ! On se demande ce que Creuzevault a dans la tête, s'il est vraiment sérieux ou bien s'il se livre à la parodie d'une recherche dramaturgique mal digérée. Malgré ses fulgurances, le spectacle est inintelligible, à l'image de ce texte. Une sorte de mix improbable entre un recyclage de discours des penseurs de la « gauche critique » et des études d'Ernst Robert Curtius, revisitant les grands lieux communs de la littérature occidentale. Baal et Nuit debout, Angela Merkel et Marguerite, Lilith et Anna Po-

litkovskaia, l'Enfer de Dante et les zadistes, Marisol Touraine et le geste de la figue... Bien entendu, c'est sur le mode de la farce bouffonne à l'aune de ce bouillon de « culture » dans lequel nous marignons tous. Les références et les astuces sont multiples, jusqu'à saturation. Parfois on croit reconnaître un adage inconnu d'Érasme : « L'âne est venu beau et puissant. » Mais c'est après coup qu'on finit par comprendre : « l'âne », c'est « l'ange », il suffit d'une lettre. Puisque à côté de l'inscription paraît une comédienne avec de grandes ailes de papillon. « Angelus Novus », CQFD. Mais qui veut faire l'ange fait la bête... Pourtant, on a bien ri. La scène opposait Marguerite Martin, qui vient de recevoir le prix Nobel, et son jeune collaborateur, tous deux rivaillant pour prendre le micro, est hilarante.



Brouillage générique et citationnel

La réactivation des psittacismes contemporains fait mouche et les dialogues sont troussés comme du Feydeau : « Je vous coupe, sans aucun jeu de mots », « Je me rassoirai debout »... Il y a également de belles images : « L'oubli est la logeuse du souvenir », « Rien qu'en te regardant, je te fais un enfant d'âme ». Marguerite Martin rappelle que les taches de

vieillesse apparaissant déjà sur les mains du jeune homme se nomment, elles aussi, des « marguerites ». On ne comprend pas très bien certaines formules, comme ces « Don Quichotte déquichottés », mais on y souscrit, tant on voudrait se voir ainsi. Parfois, cela tombe un peu à plat (« Ma sonnette ne fait pas ding dong, elle fait dring »). Mais sans la boue, il n'y aurait pas d'or. Il faut être juste : même si son esprit s'évapore régulièrement, le spectateur ne s'ennuie pas. Les comédiens sont excellents, il y a beaucoup à découvrir sur le plateau. Car le brouillage générique et citationnel se retrouve dans la scénographie, souvent spectaculaire et foisonnante. On pense parfois à Castellucci, c'est dire. À un moment, on a droit à une sorte d'éloge du gâchis : « Il faut gâcher, c'est important. » D'où vient ce sentiment de trop-plein ? Serait-ce l'effet déceptif lié à la bifurcation de situations identifiables vers des mythes et des ombres insaisissables ? Pourtant, à l'O, on aime souvent ce qu'on ne comprend pas d'emblée. Serait-on phagocyté par le marasme conceptuel dans lequel est plongée la gauche d'aujourd'hui et dont le spectacle serait l'écho ? C'est possible. Mais on a surtout le sentiment que, malgré ce déploiement de moyens créatifs – dispendieux aussi –, le geste artistique ne sert pas avec suffisamment de force un propos qui demeure *ténébreux*.

Automne

FOCUS — ANGELUS NOVUS

« Que devient le mythe de Faust dans une société productrice de marchandises, à la division sociale du travail si raffinée ? Il s'agit d'écrire un Faust contre son propre mythe, un AntiFaust, et de donner le titre de la pièce à son démon, un Angelus Novus. »

LES ANGES SAVANTS

— par Augustin Guillot —

Déclarant que « la société totalitaire marchande fait du savoir un pouvoir et une solitude », le metteur en scène n'hésite pourtant pas à baptiser sa pièce d'un titre éminemment savant. Là réside un paradoxe qui éveille à la fois une grande attente, quelques craintes et surtout une question : de quel savoir la scène devient-elle ici le lieu de déploiement ?

On comprend assez rapidement que ce savoir s'identifie à la science, en témoigne la présence sur scène d'un neurologue et d'une biologiste. Cette restriction se lit explicitement dans le livret, puisque Creuzevault s'y demande : « Pourquoi en somme le Savoir – sous sa forme scientifique – ne suffit-il pas à calmer en nous ce je-ne-sais-quoi ? » En apparence du moins, un grand absent : le savoir lettré. Celui-ci est pourtant omniprésent, surgissant toujours depuis une place d'exception. Car, si de savoir il est question, c'est moins celui qu'incarnent les personnages qui nous intrigue que la mise en scène par Creuzevault de son propre savoir, qu'il projette de l'extérieur, tel un démiurge. L'artiste ne cesse en effet de publier le sien sur un mode excessivement publicitaire. La citation d'innombrables références fonctionne comme un appel

moins au contenu qu'à la valeur sociale et édifiante de la culture lettrée, produisant sur le public des effets d'autorité et d'intimidation. Par là, l'artiste montre qu'il est bien un homme cultivé, tandis que la distance qu'il affecte envers cette culture – son mode très potache de détournement – manifeste aussi cette aptitude aristocratique à l'indifférence – ici réside sa suprême distinction.



Un écrivain d'ultraréférentialité

Ainsi, on comprend pourquoi le metteur en scène reproduit le dispositif de pouvoir qu'il prétend pourtant combattre, puisque la culture lettrée avec laquelle il ne cesse de jouer lui confère ce pouvoir symbolique dont Bourdieu disait qu'il « suppose la reconnaissance, c'est-à-dire la méconnaissance de la violence qui s'exerce à travers lui ». Plaçant le vaste domaine des lettres dans une position de transcendance, et le laissant ininterrogé, Creuzevault l'érige par là même en instrument de domination. Mais revenons à l'économie même de la pièce, dont on peut dire qu'elle se résume à un sens affirmé du potache placé dans un écrivain d'ultraréférentialité. Or,

cette bouffonnerie enrobée d'un vernis intellectualisant épouse très précisément la structure de cette machine gouvernementale dont Agamben disait que le vêtement de gloire – figuration de son autorité – « voile et dévoile à la fois la vacuité centrale de la machine ». La gloire de l'État n'est que la splendeur émanant du vide politique, le masque qui dissimule non une essence mais une absence. Chez Creuzevault, la référence a précisément cette fonction de glorification de la pièce, conférant illusoirement à la bouffonnerie la dignité et le sérieux d'un acte politique et artistique radical. Se refusant à être « l'esprit qui toujours nie », à assumer la puissance démystificatrice et proprement démoniaque du rire le plus sarcastique qui soit, l'artiste est sans cesse rattrapé par sa volonté de sérieux, à l'image de la sévérité affectée des acteurs lors du salut au public, comme si nous venions d'assister non à une vaste blague, mais à l'action grandiloquente d'un comité de salut public. Quant à Creuzevault, c'est peut-être le personnage le plus faustien de l'affaire, lui qui pactise avec le diable en reproduisant la logique d'une machine gouvernementale qu'il conteste pourtant, et qui, loin de situer sa pièce dans l'horizon d'un au-delà du pouvoir, se retrouve plutôt à en être le singe.



© Jean-Baptiste Bellon

CONCEPTION SYLVAIN CREUZEVAULT / LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL

COULISSES

PIERRE-YVES MACÉ : « UNE TENDRESSE POUR LES SONS LO-FI »

— propos recueillis par Mathias Daval —

Musicien autodidacte, né en 1980, Pierre-Yves Macé est un invité récurrent du Festival d'automne, avec une monographie en 2012 et en 2014 une commande d'une pièce pour chœur d'enfants, violoncelle et alto, « Ambidextre ». Familier du travail pour la scène, dont la « Suite n°2 » de Joris Lacoste, il a créé la musique originale d'« Angelus Novus ».

Comment en es-tu venu à travailler avec Sylvain Creuzevault ?

Je ne connaissais pas du tout son travail, et c'est le festival qui nous a mis en relation au moment du « Capital et son singe » en 2014. On a vite compris qu'on partageait pas mal de références intellectuelles, notamment Walter Benjamin, autour duquel j'avais composé l'album « Passagenweg » en 2009... À l'époque, Creuzevault ne savait pas sur quoi allait porter son nouveau spectacle, et Benjamin était au centre de nos discussions. On a même un temps envisagé un projet sur ce dernier.

Comment a débuté le travail opératique de « Kind des Faust » ?

Creuzevault a très vite envisagé d'introduire dans le spectacle un personnage de compositeur, et d'intégrer une séquence d'opéra qui constitue une mise en abyme. Le travail est donc intervenu très en amont de sa création, car Creuzevault a dû commencer par écrire le livret, en français, puis le faire traduire en allemand. Nous avons finalement opté pour la version allemande, notamment parce que le surtitrage crée une distance intéressante avec le sens du texte. J'ai reçu le livret au printemps dernier, l'écriture s'est faite en juin-juillet, et l'enregistrement en août. J'ai accompagné la troupe une bonne partie du temps dans sa résidence à la Fonderie, au Mans, j'écrivais l'opéra en parallèle pendant qu'ils travaillaient au plateau.

As-tu reçu une sorte de cahier des charges ?

J'ai été très libre, en particulier sur la partie instrumentale. J'ai écrit une partition pour trio à cordes (interprétée par le Trio Sésame) que j'ai complétée par des fragments électroniques, créés dans mon *home studio*. Par exemple, au moment de l'entrée des personnages de Faust (père et mère), j'ai utilisé des samples très déformés de l'opéra de Gounod, comme pour figurer un monde ancien qui resurgit de façon grimaçante. En musique concrète, je suis particulièrement sensible au travail de Michel Chion, sa tendresse pour les sons lo-fi, et la nostalgie qu'ils peuvent porter... Nous avions défini en amont quelques principes. Nous voulions que le Diable soit interprété par deux chanteurs. Traditionnellement, il est chanté par une voix de

basse ou de baryton-basse (Laurent Bourdeaux), et on y a mêlé une partie de contre-ténor (Léo-Antonin Lutinière). La stricte synchronie des deux voix crée une « diphonie » étrange. À l'inverse, pour les personnages Faust père et mère, on a décidé que ce serait le même chanteur (Vincent Lièvre-Picard), mais que l'une des deux voix serait modifiée électroniquement. Le personnage de l'enfant est, comme souvent, chanté par une voix de soprano (Juliette de Massy). Toutes les voix ont été enregistrées, mais l'illusion demeure, car les haut-parleurs sont placés tout près des personnages présents sur scène...

Et le reste de la création musicale de la pièce ? Notamment le « lied rimbaldien » ?

J'ai tout composé, mis à part les éléments d'illustration sonore (bruits d'oiseaux, d'orange...) réalisés par Michael Schaller. En effet, le chœur final à partir du poème « Qu'est-ce pour nous, mon cœur » a représenté un travail assez conséquent. Dans l'écriture, j'ai dû veiller à ne pas intégrer trop de difficultés techniques : c'est vraiment du « sur-mesure » pour la troupe. Une fois la partition écrite, nous l'avons travaillée patiemment (mais joyeusement) avec les acteurs au cours de la résidence. C'était comme un rituel du matin : une séance d'une heure de chant avant de commencer le travail sur le plateau. Nous avons également beaucoup travaillé sur une introduction sonore que nous appelons « Déconcert », une partition de bruits d'ennui (bâillements, soupirs, râles...) interprétée par les acteurs sur scène. Elle a été supprimée après les premières représentations au TNS.

Et tes projets pour les mois à venir ?

Il y a d'abord la reprise du cycle « Song Recycle », recueil de chansons élaborées à partir d'enregistrements à cappella d'amateurs sur YouTube. Cela peut aller de l'« Ave Maria » de Schubert à du Britney Spears, et souvent des tubes d'aujourd'hui que je ne connais absolument pas ! Je travaille ces sources en cut up pour en tirer une nouvelle partie vocale, que j'harmonise ensuite au piano. Il y aura sur scène un pianiste (Denis Chouillet) et un haut-parleur, dans un dispositif similaire à celui d'« Angelus Novus ». J'ai également deux commandes de l'Orchestre de chambre de Paris, dont une en collaboration avec le chœur Les Cris de Paris, ainsi que la poursuite du travail avec Joris Lacoste sur la « Suite n°3 », qui sera créée en mai au Kunsten à Bruxelles.

« Accords et Accrocs / Song Recycle / Miniatures », programmé dans le cadre du Festival d'automne à l'Espace Pierre Cardin le 5 décembre 2016.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

VOYAGE À TOKYO

MISE EN SCÈNE DORIAN ROSSEL / THÉÂTRE PARIS-VILLETTE

« Un couple de retraités fait le voyage à Tokyo pour retrouver enfants et petits-enfants. Dans le tourbillon de la grande ville, la famille est absorbée par le quotidien et le temps manque pour être ensemble. »

— par Julien Avril —

Ce soir-là, mardi 8 novembre, au théâtre Paris-Villette, il s'est passé quelque chose de magique. Et ce n'est pas une formule pour commencer à dire du bien du beau spectacle de Dorian Rossel adapté du chef-d'œuvre de Yasujiro Ozu. Non, quelque chose de vraiment magique, littéralement, s'est produit. Quelque chose qui vient encore une fois confirmer que le théâtre est le grand art du vivant, qu'il est invincible et qu'il continuera à nous surprendre tant que des hommes décideront d'arrêter le temps quelques instants pour poser un regard sur le monde et sur eux-mêmes.

Le travail d'adaptation qu'ont effectué Dorian Rossel et son équipe de la compagnie STT est tout à fait brillant et ingénieux. Il parvient à transposer une dramaturgie du plan et du montage, propre au cinéma, vers un équivalent scénique. Rideaux, estrades, décors et petits accessoires viennent découper le plateau en vignettes minimales extrêmement claires et lisibles. Le metteur en scène entre en empathie avec Ozu dans sa manière de poser un cadre, sans jamais chercher à imiter le langage cinématographique. Guitare, batterie, saxophone rythment le récit, soulignant les tensions ou les apaisements, invitant les acteurs à chanter parfois. Tout cela est très agréable,

parfaitement bien maîtrisé, un peu trop peut-être me dis-je en regardant les acteurs jouer leur partition avec application, se conformant à la retenue du corps qu'on prête volontiers à la culture japonaise. Il n'y a finalement que Yoshi Oida qui semble échapper à cette mécanique imparable (oserai-je dire cette horlogerie suisse ?) et qui par la virtuosité qu'on lui connaît à l'air d'être à la fois étranger à ce qui se trame autour de lui et complètement présent, comme un chat, sauvage et imprévisible, longeant la corniche au-dessus du vide.

Le drame prend une dimension vertigineuse

Bref il ne se passe rien de vraiment inquiétant, et les dialogues simples, qui suffisent pourtant au cinéma, me laissent un peu sur ma faim puisque servis sur un plateau. Et c'est là que le miracle se produit. Soudain tous les projecteurs s'éteignent. Une légère alarme sonne doucement derrière nous. Les acteurs se figent dans le noir et les techniciens courent dans tous les sens. On nous annonce un incident technique, le spectacle devrait reprendre dans quelques instants. Suspension générale dans la salle et sur scène, quand tout le reste s'agite autour. L'alarme persiste. Le temps file et la tension monte

sous la pression des mauvais souvenirs de novembre. La lumière ne reviendra pas. C'est toute la Villette qui est privée d'électricité. Le directeur vient nous l'annoncer. Dorian Rossel l'accompagne. Il nous donne le choix : nous pouvons décider de rentrer chez nous ou d'achever de raconter l'histoire ensemble à la lueur des blocs de secours et des téléphones portables. La salle applaudit. Ces appareils qui si souvent gâchent notre plaisir vont, ce soir, sauver le rituel. C'est donc dans cette atmosphère feutrée, à la lumière blafarde des applications torches qui soudain font revivre le temps du noir et blanc, que le spectacle reprend. Et parce qu'à présent tout est fragile, précaire et précieux, les acteurs, semblant reliés entre eux par des fils invisibles, gagnent en présence et en justesse et le drame prend une dimension vertigineuse. Cet « accident » crée une expérience commune qui ouvre une caisse de résonance formidable avec le message du récit de ces personnages en déclin confrontés à la brutalité de la mort. Le théâtre s'en ressent comme d'autant plus nécessaire pour nous aider à accepter cette fatalité. Nous buvons alors avec tendresse et émotion les derniers mots de Yoshi Oida, formidable élan de vie qui nous pousse à continuer malgré les ténèbres qui s'abattent parfois sur nous : « Maintenant, je vais m'habituer. »

FOCUS — HORS AUTOMNE

LES INACCOUTUMÉS

COPROUD ET FASSBINDER/AUBERVILLIERS / LA MÉNAGERIE DE VERRE

« Depuis 1995, les Inaccoutumés se sont imposés comme le rendez-vous chorégraphique incontournable de l'automne où se produisent et se découvrent de nouveaux courants artistiques et les langages et esthétiques de demain. »

— par Lea Malgouyres —

Solide programme pour les Inaccoutumés 2016 : César Vayssié et Olivia Grandville, Maxime Kurvers, Mague-lone Vidal, Anna Gaiotti, Myriam Gourfink et Kasper T. Toeplitz, Lorenzo De Angelis, Sophie Perez et Xavier Bousiron, Antonija Livingstone et Nadia Lauro. Comme chaque année depuis 1995, la Ménagerie de verre révèle des langages artistiques et nous propose une nouvelle idée du « beau ». Plus que jamais à la frontière des genres – danse, théâtre, musique –, cette édition sera aussi celle qui fait se frotter la création contemporaine à l'amateurisme, à l'illégitime.

Les murs du garage de la Ménagerie de verre ont tremblé aux sons vocodeur du titre « Le Monde ou rien », de PNL, dans « Coproud », d'Olivia Grandville et César Vayssié, puis mercredi, dans ce même garage, on entend les voix enregistrées des habitants d'Aubervilliers qui, le temps d'un trajet de bus, ont parlé de l'avenir, de la mort, de la paix, de la France, de l'art et de l'argent dans « Fassbinder/Aubervilliers », de Maxime Kurvers. Des visages et des voix auxquels les scènes du théâtre et de la danse contemporaine ne sont

pas accoutumées. En ce début de festival, le théâtre sort dans la rue et la rue entre dans le théâtre. Olivia Grandville et César Vayssié troquent le lever de rideau contre un lever de porte de garage et mettent le public face à la bouche béante du dehors. Ils font prendre l'air à leur duo sur les pavés mouillés de la rue Léchevin. Maxime Kurvers n'ouvre pas le garage, il fait entrer un film. Il fait entrer la voix de gens qu'on n'entend pas. Les illégitimes de l'espace scénique. On ne s'étonne pas alors qu'il assiste Jérôme Bel. On pense à des spectacles comme « Tombe » ou « Gala ».

L'inaccoutumance avec une odeur d'essence

Est-ce qu'un film est légitime dans la création théâtrale ? Un homme de théâtre qui crée un long-métrage et un réalisateur qui chorégraphie et interprète un duo de danse contemporaine, la question de la légitimité se déplace aussi sur la figure de l'artiste. Qui mérite la scène ? Qu'est-ce qui mérite qu'on dépense de l'argent pour l'aller voir ? Quelle valeur accorde-t-on à une production artistique

qui ne semble pas experte, à un artiste qui ne semble pas virtuose ? À partir de quand une production artistique peut-elle valoir le prix d'une place, peut-elle valoir d'être programmée dans une salle ? Olivia Grandville et César Vayssié entrent sur scène en voiture quand Maxime Kurvers fait jouer un extrait d'« Einstein on the Beach », de Bob Wilson, sur le plateau instable d'un bus accordéon de la ligne 35 direction Mairie-d'Aubervilliers. Il y a quelque chose de l'ordre de la mobilité, une aspiration au déplacement qui se dégage de cette édition 2016. Marie-Thérèse Allier conseille à Maxime Kurvers au début de son film de partir pour aller chercher le théâtre dans une ville communiste de banlieue. L'inaccoutumance avec une odeur d'essence et des bruits de moteur. La « question théâtre » – pour réemployer une expression très curieuse d'Alain Badiou interviewé dans « Fassbinder/Aubervilliers » – n'est peut-être plus aujourd'hui à l'intérieur de la salle. Pas forcément à l'extérieur non plus, mais entre les deux. Précisément sur le trajet qui va de la rue au théâtre ou du théâtre à la rue. Le monde ou rien.

Le Ballet de l'Opéra
de Lyon au **CND**
La Fabrique

10.12

Extraits de répertoire, ateliers
et projections

Extraits de répertoire et projections

Entrée libre, sur réservation

Tarifs Ateliers € 10 / € 15
Avec la carte CND € 5Réservations et informations pratiques
+ 33 (0)1 41 83 98 98Centre national de la danse
1, rue Victor-Hugo – 93507 Pantin cedex
cnd.fr

© Jaime Roque de la Cruz

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

Automne

1

GENS DE SÉOUL 1909

MISE EN SCÈNE ORIZA HIRATA
T2G - THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS

« Oriza Hirata, metteur en scène parmi les plus reconnus de l'avant-garde japonaise, s'attache dans son travail à montrer un tout petit monde pour dire en filigrane le très grand qui l'estampe. »

AU TEMPS DES COLONIES

— par Martine Silber —

« Gens de Séoul 1909 », d'Oriza Hirata, auteur et metteur en scène japonais, est la première d'une série de quatre pièces fondée sur le suivi d'une même famille au fil des années. La date ne tient pas au hasard : en 1905, le Japon a commencé son expansion coloniale en Corée. En 1910, l'annexion sera officielle. Figure du renouveau théâtral au Japon, Hirata a sa propre compagnie, Seinendan, où il a mis en place ce qu'il appelle le « théâtre calme », fondé sur l'observation de la vie quotidienne, les détails, la langue parlée. La pièce a déjà été montée en France par Frédéric Fisbach au Festival d'Avignon 2006, puis par Arnaud Meunier, la même année. La mise en scène de Hirata est douce et fluide, mais la gestuelle, le maniement des temps morts, la diction, l'accentuation (que l'on entend bien même si on lit les sous-titres) nous surprennent tout autant que la présence d'une vingtaine d'actrices et acteurs sur scène. Sous ce calme apparent, le texte prend alors toute sa force : les Shinozaki sont des Japonais expatriés en Corée, où ils possèdent une papeterie fondée par le grand-père. Il y a le père et sa seconde et jeune épouse, les fils et les filles. On les regarde vivre le temps d'un après-midi dans la maison familiale. Mais peu à peu, on décèle sous les propos apparemment anodins l'attitude de colons convaincus de leur supériorité vis-à-vis de leurs voisins, employés, domestiques coréens. La nourriture, les coutumes et même la langue – qui ne saurait donner de la littérature – sont commentées avec une arrogance tranquille.

UNE FAMILLE TRANQUILLE

— par Laura Aknin —

Une heure et demie passée en 1909 dans le salon d'une riche famille japonaise, les Shinozaki, colons immigrés en Corée. Le maître et la maîtresse de maison, leurs enfants, un oncle, les domestiques... Ils discutent, reçoivent des invités, prennent le thé. On évoque les pieuvres, le travail à Tokyo, la énième fugue du fils, le retour au pays, un risible fiancé. C'est tout à fait le « théâtre aquarium » d'Oriza Hirata qui se joue sous nos yeux. Les personnages vaquent chacun à ses occupations, à ses attentes plus importantes que la guerre menaçante ou l'agitation du dehors. Hirata montre l'homme dans ce qu'il a de plus simple et individualiste. Rien ne semble grave, tout pourrait s'arranger. Les multiples allées et venues des personnages, départs et retours dans l'unique pièce principale de cette grande maison créent un attachement progressif pour ces gens qui se dévoilent doucement. On revient sans cesse aux mêmes histoires et actions qui, en contraste avec la multitude d'entrées et sorties des personnages, ne progressent que très lentement, de manière calme et naturelle. On est comme invité dans un espace en suspension que rien ne peut altérer. Ce rythme très particulier propre au travail d'Oriza Hirata est cependant parfois déroutant, difficile à suivre. Si on est à l'occasion ennuyé, on est désolé. Hirata fabrique avec grande minutie un théâtre réaliste, rien sur scène ne sera donc résolu ou annoncé, ce n'est qu'une heure et demie passée.

Automne

2

CE NE ANDIAMO PER NON DARVI
ALTRE PREOCCUPAZIONIMISE EN SCÈNE DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI
ODÉON - LES ATELIERS BERTHIER

« En Grèce, en pleine crise économique, quatre femmes âgées ont mis fin à leurs jours. "Ce ne andiamo..." part de cette première image du roman "Le Justicier d'Athènes" de Pétros Márkaris. »

UNE RECHERCHE DIGNE

— par Geoffrey Nabavian —

En guise d'ouverture, deux petites minutes sans rien. Juste le vide du plateau, éclairé par un néon. Entrent ensuite les comédiens, équipés de micros. On s'en étonne, mais on comprend vite : ils vont parler très, très doucement. Le discours constitue un geste d'abord intime et personnel avant d'être militant : une heure durant, Deflorian, Tagliarini et leurs deux partenaires s'approprient, sur le plan émotionnel, quatre destins. Ceux de femmes grecques, retraitées, se suicidant ensemble du fait de leurs grandes difficultés d'argent, dues à la crise. Le spectacle a été inspiré par le roman « Le Justicier d'Athènes », signé Petros Markaris. Mais le texte final, dit sur scène, est né d'improvisations. Et les comédiens sont si justes qu'on croit, tout du long, assister à un travail de création en direct, comme au premier jour. La scénographie, sombre, ne variera pas beaucoup. Tant mieux : une sorte de rituel funéraire, très digne, peut se créer. Au fil des scènes, les comédiens relient le fait divers à leur propre existence. Mais sans aucun doute est-ce à nous de verser notre vécu dans le spectacle. De toute façon, on ne peut rejouer une telle situation sur un plateau : le discret comédien Valentino

Villa s'y frotte, et s'y pique. On aime les procédés choisis, à la fois respectueux, touchants et stimulants sur le plan artistique. Les questionnements ne surviennent pourtant pas toujours en nous. Peut-être trop de jeu surgit-il, en certains endroits. Le discours final, notamment, apparaît un peu déjà vu, comme une sorte de clou forcé, qui fait qu'on n'arrive pas à en rire tristement. La sincérité se perd parfois. Et les tentatives, telle cette image de femme en noir s'enfonçant dans le mur du fond, n'aboutissent pas toujours. Mais dans l'ensemble, sur quelque chose d'assez inimaginable.

(Article publié sur
Toutelaculture.com)

SOCIOLOGIE EUROPÉENNE

— par Mathias Daval —

Le suicide est-il une preuve d'échec ou un symbole de résistance ? Deflorian et Tagliarini posent les données du problème, sans dogme, avec une économie de moyens que l'on aurait tort de résumer à leur volonté de produire un théâtre minimaliste. Minimalisme, certes, mais minimalisme de quatre retraités grecs, fauchés et dépressifs, face à la puissance de l'eurodollar et à la crise de la conscience sociale contemporaine... Comme ces vieux dont les dernières paroles sont une justification embarrassée (« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »), les comédiens s'excusent presque d'être là à interroger, sur une scène, la possibilité de la représentation d'un fait divers, d'un drame intime. Alors, ils offrent au public un jeu pudique de résonances qui pourrait tenir lieu de sociologie européenne : « Ce ne andiamo... »

est destiné à résonner dans les esprits fatigués d'un Occident malade, endetté aussi bien économiquement que moralement, qui ne laisse aux plus faibles d'autre issue que l'autodissolution. Face à cette débâcle, dans ce monde gangrené par l'inhumanité économiste, voilà un théâtre qui replace l'humain au cœur de la représentation. Alors on préférera répondre à la question de départ avec optimisme en rappelant une vérité trop souvent dissimulée par ce sentiment d'impuissance dans lequel veut nous maintenir le système Léviathan : l'arme de résistance massive à la crise est entre nos mains. Car s'il est le grand dévoreur d'âmes, le Système préfère des consommateurs dont le cœur-portefeuille frétille, des citoyens hébétés par un flux d'images kaléidoscopiques. Les cadavres n'achètent pas de téléphones portables et ne regardent pas les émissions de télé-réalité. Ces quatre vieux, par un ultime clin d'œil à deux mille six cents ans de Moïra théâtrale, décident d'en finir et suggèrent à la dictature de l'euphorie perpétuelle d'aller se faire voir chez les Grecs. Tu as possédé nos vies, mais notre mort nous appartient !

Automne

3

NKENGUEGI

CONCEPTION DIEUDONNÉ NIANGOUNA
THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE« Dernier volet d'une trilogie initiée avec *Le Socle des vertiges*, poursuivie avec *Shéda*, *Nkenguegi* s'inscrit dans le parcours d'un écrivain qui considère que "l'art, c'est s'échapper de la barbarie". »

NOYÉS NOUS AUSSI

— par Léa Coff —

« Nkenguegi » est une nécessité viscérale, quelque chose qui ne doit pas rester à l'intérieur. Dieudonné Niangouna a beaucoup de choses à dire, à crier, à cracher même, et surtout beaucoup de questions, beaucoup trop pour un seul homme. Avec cette fresque voyageuse à cheval entre l'Afrique et l'Europe, en équilibre au-dessus du Léthé qu'est devenue la Méditerranée, l'auteur et metteur en scène clôt une trilogie d'écriture initiée en 2011 avec « Le Socle des vertiges » et poursuivie avec « Shéda » en 2012. On y retrouve toujours ce goût pour le théâtre choral, cette langue éclatée, imagée, purement poétique. Niangouna brise les frontières du temps et de l'espace, faisant de la scène le seul ancrage possible, la croisée des destinées arrachées en dérive. « Nkenguegi » est une création très sensible reliée au présent, avec au centre, au propre comme au figuré, la crise migratoire qui bouleverse le fragile équilibre auquel nous étions encore attachés. C'est l'histoire d'un type qui délire seul sur sa barque, tous les autres sont tombés à l'eau. Et ce délire devient fil conducteur d'une dramaturgie en vrac où les folies des uns et des autres se livrent tour à tour au travers de monologues ensorcelés et explosifs. La réflexion de l'auteur est d'une intelligence manifeste et son verbe, qui ne saurait porter l'approximation tiède, d'une fulgurance éclatante. Alors pourquoi, Dieudonné, pourquoi nous noies-tu dedans ? On aimerait tellement pouvoir tout entendre, mais tu nous laisses frustrés, submergés par un flot de paroles ininterrompu, sourds aux discours de ces individualités qui veulent se faire aimer à tout prix. Si pour toi chaque mot est d'une importance capitale, laisse-les respirer et résonner pour de bon. Reste tout de même une exigence implacable dans la présence au plateau de tes comédiens, une générosité et un investissement d'une beauté rare, au plus près du vivant.

NIANGOUNA, LE POÈTE NAUFRAGÉ

— par Christophe Candoni —

Inspirée du « Radeau de la Méduse », la célèbre toile de Géricault, « Nkenguegi », la nouvelle pièce de Dieudonné Niangouna, suit le mouvement cahotant et déchainé d'une mer périlleuse. Son foisonnement de mots, de langages et de gestes, d'idées et d'histoires épouse les flux et reflux d'une écriture textuelle et scénique qui tanguent, claquent, chavirent pour délivrer un propos explosif et remuant. Au centre, une pensée jamais figée qui questionne l'identité et la migration, la pauvreté devenue un marché dans nos sociétés mondialisées, les existences fragiles et incertaines d'individus pris entre la vie et la mort dans les bouleversements du monde. Il y est aussi beaucoup question d'amour, d'ailleurs, et de l'autre. Trois « A » qui résumant bien le discours urgent, nécessaire, cru, imagé de l'artiste africain pleinement inscrit dans la réalité et l'actualité mais empreint d'une forte dimension poétique. À l'image d'un naufragé qui échoue sur un modeste plancher de bois au centre du plateau où règne une cacophonie exubérante et furieuse, l'homme est à la fois seul et univers chez Niangouna. Il fait preuve d'une infatigable combativité. Il invite à braver les mers, à repousser les murs, à ne pas craindre la mort, à échapper aux systèmes clos, verrouillés, il se fait entendre en surpassant le bruit, enfin, il tente de gagner sa liberté. Parce que le voyage impose l'errance, on avance et se perd parfois dans une proposition aussi vaste que l'océan. On vogue sans fin vers l'inconnu. Mais l'enjeu est de cette taille. Avec une formidable énergie du dire, les interprètes sont dotés d'une incroyable capacité à donner corps, souffle et vie au spectacle. Ils expriment toute la violence contemporaine qui met à mal l'altérité et distillent dans une fête furieuse comme un parfum d'apocalypse.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

PLAISIRS INCONNUS

Il est indéniable, quand on est spectateur, que nos attentes et notre perception d'un spectacle sont toujours influencées par le rapport que nous entretenons, ou non, avec son créateur. C'est de cette convention qu'ont décidé de se jouer les danseurs du CCN Ballet de Lorraine avec « Plaisirs inconnus », présenté en première française le samedi 5 novembre à l'Opéra de Nancy. C'est donc à cinq créations strictement anonymes que nous assistons, n'ayant d'autre choix que d'être touchés uniquement par ce que l'on voit, et plus par ce que l'on sait. Expérience rafraîchissante s'il en est, d'autant que les cinq compositions en question s'avèrent particulièrement réussies : jouant autant sur la force du groupe que sur l'individualité des danseurs, et mêlant les genres avec équilibre et habileté, elles nous amènent à enfin applaudir le présent du travail d'une troupe, et plus seulement une idée. **Y.G.**

DANSE
— OPÉRA NATIONAL DE LORRAINE —

NORMA

Belle émotion au théâtre des Champs-Élysées pour la dernière de cette Norma magnifiquement incarnée par Cecilia Bartoli. C'est la gorge serrée pour elle que l'on ressent la douleur et le sacrifice de cette prêtresse délaissée par l'homme qu'elle aime, clandestinement, et avec lequel elle a eu deux enfants. Tous les interprètes sont justes. Il faut rendre hommage à la direction sensible de Gianluca Capuano et à la mise en scène de Patrice Caurier et Moshe Leiser. Leur parti pris de contextualiser l'histoire dans l'Italie mussolinienne fonctionne dans l'ensemble, même si parfois cela semble un peu volontariste et encombrant. Une très belle soirée néanmoins. **L.F.**

OPÉRA
— THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES —

L'ANGE DE FEU

« L'Ange de feu » explore les tréfonds de l'âme humaine et de la folie à une époque où la psychanalyse naissante se heurte de plein fouet à la superstition archaïque. Or, dans cette histoire aux accents moyenâgeux, les personnages font écho à ceux de Brecht, qui écrivait : « Les âmes de mes héros étaient des personnages hauts en couleur, aux lignes pures dans un air ardent. » Le spectateur se trouve projeté sur la plaque glissante de ses illusions, auxquelles le metteur en scène australien donne corps par des représentations aussi impressionnantes qu'hypnotiques : rotation du plateau et chorégraphies des chœurs d'ampleur, dédoublement des personnages et explosion de feu. Le spectateur lui-même ne peut qu'être emporté par ce tourbillon infini de forces qui le dépassent. **F.F.**

OPÉRA
— OPÉRA DE LYON —PROUST – DIRE COMBRAY
AVEC MICHEL VOÏTA

Tout comme « l'édifice immense du souvenir » jaillit d'une simple tasse de thé, la chambre de Marcel, son lit, ses couvertures, ses meubles et le plafond, le jardin où l'on prend le café avec Swann, le salon interdit, l'amour obsessionnel pour maman dont le narrateur épie le pas dans l'escalier sur le mur duquel se projette l'éclat de la bougie du père... Presque tout Combray jaillit sur la scène étroite de la Huchette, sous les doigts et la voix de Michel Voïta. Certes, le lecteur enseveli sous les draps et les pages de « La Recherche » leur aura sans doute insufflé des respirations plus lentes, un ton plus intimiste, mais, s'il saccade et saccage quelques périodes, le comédien virtuose tient son public en haleine et joue à bon escient la carte de l'ironie burlesque – surtout, il a l'indéniable mérite d'incarner la phrase proustienne, de la déplier et de la faire tenir sur scène. Une vraie prouesse. **J.P.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DE LA HUCHETTE —

EN BREF

L'ESPRIT DU BAUHAUS

Visiter une exposition nous amène toujours à replacer les œuvres dans leur contexte d'origine et à questionner leur adéquation avec notre époque. Le Bauhaus, comme mouvement artistique, nous rappelle que l'enseignement de l'art et du développement artistique commence par une « remise à niveau » de tout ce qui part de la matière. Ensuite, chacun peut se développer dans son art, en lien avec l'industrie. Pas de génération spontanée mais un long travail d'assimilation puis de transformation. Et le théâtre émerge au bout du processus, au moment où chacun peut apporter, dans sa discipline, une vision. La fin de l'exposition montre les prolongements contemporains du mouvement. Sa pauvreté créative est navrante. Preuve qu'il est temps de revenir aux fondamentaux de l'apprentissage. **L.F.**

EXPOSITION
— MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS —

AMERIKA

Un soir vers Stalingrad. Un monde s'en va, un monde s'en vient. Contemporain. Et Robert Piéchaud nous prend par l'oreille pour explorer ce qui est toujours un voyage, une création contemporaine. Il y invite, il y suit plutôt, le philosophe ultime, l'homme Tractatus, Wittgenstein. Il nous emmène sur la Vistule, Pologne, froid, noir, guerre, seul. Un bateau, en dérive, conduit le philosophe à son ami blessé, le poète Trakl. La musique porte merveilleusement cette solitude noire, le ciselage de l'écriture est une blessure dans le froid de cet hiver 1914. Les musiciens interprètent avec précision cette dérive musicale, entraînant le public dans un souffle de mort et de silence. Un très beau moment porté par un compositeur inspiré et juste, un ensemble investi, un lieu sublime. Résonance de temps passés, écho de futurs que nous espérons improbables. **S.D.**

CONCERT
— THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD —

RICHARD III – LOYAUTÉ ME LIE

Après les Richard épiques ou cyberpunk, voici l'antihéros shakespearien vu par Jean Lambert-wild, Gérard Garutti et consorts : un clown tragicomique, maître d'une fête foraine macabre où s'amoncellent les cadavres. Un projet fantasque, entre bouffonnerie et poésie d'un théâtre extrêmement visuel, dont la pulsation rapide entraîne le spectateur jusqu'aux tréfonds de l'âme noire du « Bossu ». Servi par une dramaturgie maîtrisée, une scénographie léchée et deux comédiens époustouflants endossant tous les rôles, ce « Richard III » est des plus convaincants, même si certains pourront être allergiques aux quelques moments d'interactions avec le public. Cerise sur le gâteau : la séquence finale de la réplique « Mon royaume pour un cheval », superbe tableau tragique d'ombre et de poussière. **M.D.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DE L'AQUARIUM —

AND SO YOU SEE

And so we have seen! Si la naissance des enfants de la Terre et du Ciel devenait réalité, elle serait semblable à ce moment dionysiaque de théâtre imaginé par la chorégraphe Robyn Orlin dans « And So You See ». Une mise en scène percutante (mélange de mouvement et d'immobilisme, de puissance et de douceur, de sérieux et de légèreté) illustre sa vision du racisme, de l'homophobie, de la liberté et finalement de l'identité. Et seul Ibokwe Khoza, immense artiste, dans toutes les acceptions du terme, était à même de donner corps à la démesure de la liberté absolue d'être. Incontournable. **A.F.**

DANSE
— THÉÂTRE DE LA BASTILLE —

LA FERME DU BUISSON
SCÈNE NATIONALE DE MARNE-LA-VALLÉE

FESTIVAL DE THÉÂTRE
LES ENFANTS DU DÉSORDRE
19 → 26 NOV 2016

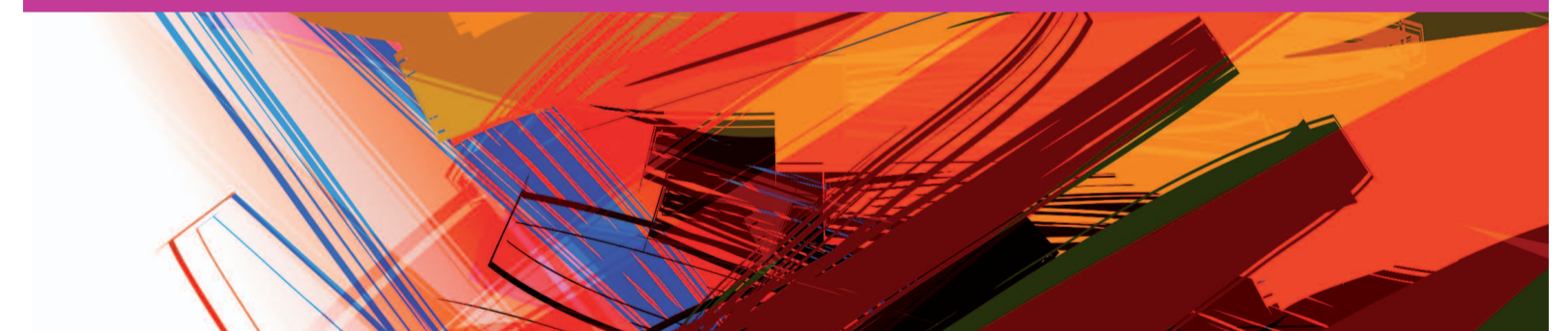
RER A Noisiel
à 20 min de Paris Nation
01 64 62 77 77
lafermedubuisson.com

GUILLAUME BARBOT / CIE COUP DE POKER
MYRIAM MARZOUKI
IGOR MENDJISKY / LES SANS COU
JÉRÉMIE SONNTAG ET FLORIAN GOETZ / LES ARPEUTEURS DE L'INVISIBLE
DAS PLATEAU
MAËLLE POËSY ET KEVIN KEISS / CIE CROSSROAD

+
Question qui fâche
Bernard Friot
Exposition
Chantal Akerman
Maniac shadows



MAISON DE LA CULTURE D'AMIENS
Centre européen de création et de production

Créations, productions **2016 2017**

Créations, productions

création / coproduction / théâtre
VIVE L'ARMÉE !
SUPERAMAS
En tournée en Europe

création / production déléguée
théâtre-musique
SONNETS
SHAKESPEARE / DOWLAND
LOUISE MOATY
THOMAS DUNFORD
Maison de la Culture d'Amiens
du 12 au 16/12/16

création / coproduction / théâtre
L'INSTANT DÉCISIF
NATHALIE GARRAUD
OLIVIER SACCOMANO
CIE DU ZIEU
Maison de la Culture d'Amiens
22 et 23/01/17
En tournée en France

création / production déléguée
musique
APOCALYPSE-CAFÉ
HÉLÈNE DELAVAUT
ROMAIN DAYEZ
Maison de la Culture d'Amiens
du 3 au 7/02/17

création / coproduction / théâtre
OVERFLOW - ENTER THE ZONE
KOLLECTIF SINGULIER
Maison de la Culture d'Amiens
23 et 24/01/17

création / production / théâtre
PARKING
ADELINE PICAUD
THÉO HUREL
Maison de la Culture d'Amiens
23 et 24/01/17
création / coproduction / théâtre

SANS OMBRE
CIE THÉÂTRE INUTILE
Maison de la Culture d'Amiens
du 27/02 au 1/03/17

production déléguée / théâtre
LA MÉNAGERIE DE VERRE
DE TENNESSEE WILLIAMS
TRADUCTION ISABELLE FAMCHON
MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE
DANIEL JEANNETEAU
En tournée en France

production déléguée / théâtre
PIPPA DELBONO
AMORE E CARNE
LA NOTTE
IL SANGUE
En tournée en France et en Europe

production déléguée / musique
GIOVANNA MARINI
CHANTE PIER PAOLO PASOLINI
Maison de la Culture d'Amiens

production déléguée / théâtre
LES SOLDATS
suivi de **LENZ**
LENZ / BÜCHNER
ANNE-LAURE LIÉGEOIS
création 2017

production déléguée FR, BE, LUX
théâtre-musique
23 RUE COUPERIN
KARIM BEL KACEM
ALAIN FRANCO
30/05/17 Théâtre St Gervais,
Genève
tournée à partir de l'automne 2017

dates de tournées et infos :
www.maisondelaculture-amiens.com

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

CRÉATIONS

LA CANTATRICE CHAUVE

MISE EN SCÈNE PIERRE PRADINAS
BONLIEU SCÈNE NATIONALE D'ANNECY« Pierre Pradinas retrouve Romane Bohringer dans un monument du théâtre de l'absurde, une des pièces les plus comiques du XX^e siècle. »

— par Julien Avril —

C'est à Bonlieu-Scène nationale d'Annecy que Pierre Pradinas et la Compagnie du Chapeau rouge ont été accueillis pour la création de « La Cantatrice chauve », d'Eugène Ionesco, pièce emblématique de l'auteur d'origine roumaine qui sert de référence lorsqu'il faut parler de « théâtre de l'absurde ». Ce terme fourre-tout, on l'emploie pour qualifier, de Jarry à Beckett, tout un mouvement qui venait mettre un pavé dans la mare du vaudeville et du mélodrame. À ce terme d'« absurde », le dramaturge préférerait celui d'« étonnement ». J'y vois pour ma part une poétique de la stupeur et de la perplexité comme système d'autodéfense face à l'aliénation. Cette « anti-pièce » est comme le reflet négatif d'un théâtre de conventions, miroir déformant de notre monde conventionnel. Il suffit à l'auteur de détraquer un peu la pendule pour que la machine sociale humaine s'enraye et que la vacuité de ses rouages nous saute à la figure. Cette mécanique d'effritement à vue, Pierre Pradinas l'a très bien comprise ; c'est pourquoi il a choisi d'installer le drame dans un intérieur bourgeois « anglais », très connoté boulevard, très conventionnel donc, et qui va se détraquer dès que la pendule aura décidé de sonner dix-sept coups. Résistant à la tentation de la parodie et du non-sens perpétuel qui

sont légion dans les mises en scène de l'absurde, c'est ici un savant art du décalage, de l'écart et de la surprise qui est à l'œuvre. La troupe joue une partition au rythme très cadré. Cette tenue est nécessaire pour que la machinerie comique opère sur la salle et que l'éclat de rire jaillisse d'un coup des profondeurs de nous-mêmes, sans que nous sachions pourquoi. La parole circule dans une rhétorique incontrôlable, chacun courant après un raisonnement ou le fil d'une histoire comme si sa vie en dépendait. On croirait regarder une poignée de billes tourner de plus en plus vite dans un entonnoir sans jamais savoir si elles vont tomber dans le précipice. Chaque acteur dessine avec tendresse son personnage comme un petit graffiti d'humanité contradictoire, sur le motif répété qui recouvre toute la scénographie, des murs au canapé, et qui dénonce déjà en filigrane l'absurdité des algorithmes qui peu à peu pensent à notre place.

En tournée le 25/11 à l'Atelier à Spectacle de Vernouillet, du 30/11 au 10/12 au CADO Centre National de Création d'Orléans, du 13-17/12 à la Manufacture CDN de Nancy Lorraine

MOBY MICK. LA MERVEILLE DE LA BALEINE

CONCEPTION MICK HOLSBEKE / LE QUARTZ SCÈNE NATIONALE DE BREST

« La baleine qu'il était venu conquérir l'a englouti et entraîné dans les abysses de tous les mythes. Emprisonné dans les entrailles de la bête, notre homme attend patiemment sa libération incertaine. De là, naissent des situations inattendues, jubilatoires, libératrices. »

— par Agathe Charnet —

Imaginez un clown enfermé dans le ventre d'une baleine. Que pourrait-il bien lui arriver, plongé dans les profondeurs subaquatiques, avec pour seule compagnie les crustacés que le monstre des mers ingurgite ? Siffoterait-il des mélodies en rythme avec le chant de la baleine ? S'amuserait-il avec les différents accessoires que le cétacé abrite ? Ou jouerait-il les clowns tristes, dévoré par le silence et l'ennui ? C'est autour de cette variation empruntée au mythe de Jonas ou à Carlo Collodi que le clown Mick Holsbeke a construit son premier spectacle en solitaire. Bien connu des habitués du Cirque Plume, cet artiste américain truculent inclut dans son solo des numéros peaufinés au fil des années et qui

mèlent avec brio les arts de la piste. Jonglage, équilibre, acrobatie, chant ou danse, le spectacle est aussi complet qu'inventif. On y trouve avec délectation un chapeau qui a la bougeotte, un vélo qui roule sans se préoccuper du positionnement de son vaillant cycliste, ou encore des bungees, cordes dans lesquelles notre moussaillon s'enroule et se suspend, provoquant rires et vertiges. « Le Voyage de Moby Mick », créé au Quartz en octobre dernier, est aussi tendre que burlesque, l'infortuné marin s'avérant incapable de remonter à la surface. Et c'est tant mieux. Niché à l'intérieur des entrailles de son mammifère, notre clown met en œuvre une exploration de l'intime. Comme si en se coupant du monde et en prenant le temps d'étirer

les numéros, il se lançait paradoxalement dans un voyage initiatique entre quatre murs. Une recherche artistique teintée de mélancolie, qui se joue sur un fil et où la poésie n'est jamais absente. Des chansons d'enfance accompagnées au ukulélé, des onomatopées drolatiques et des exclamations en anglais viennent habiller le paysage sonore de ce spectacle, perturbé par les régurgitations et les déambulations de la mystérieuse baleine. Un tandem touchant et libérateur.

En tournée les 29-30/11 à la Maison de la Culture d'Amiens, 4-18/12 à la Comédie de Clermont

NANNETOLICUS MECCANICUS SAINT

CONCEPTION GUSTAVO GIACOSA
LE LIBERTÉ SCÈNE NATIONALE DE TOULON

« Metteur en scène, chorégraphe mais aussi commissaire d'exposition spécialiste de l'Art Brut, Gustavo Giacosa dresse un portrait libre, enlevé et musical d'un créateur hors normes, Oreste Fernando Nannetti. »

— par Julien Avril —

Le comédien et metteur en scène Gustavo Giacosa, disciple de Pippo Delbono, et le pianiste Fausto Ferraiuolo ont uni leurs forces et leurs arts pour représenter le génie mystérieux du poète italien Fernando Oreste Nannetti, considéré comme une des figures majeures de l'art brut du xxe siècle. Après une résidence de création au Liberté à Toulon, ce qui n'était d'abord qu'une performance commandée par la collection d'art brut de Lausanne devient un spectacle poétique, chorégraphique et musical qui témoigne de la fulgurance créatrice de cet artiste hors norme. Entre 1959 et 1973, celui qui se surnommait lui-même « Colonel Astral » a gravé sur les murs de pierre de son hôpital psychiatrique des textes stupéfiants. Son œuvre s'étale sur une fresque monumentale de 70 mètres d'envergure : variations poétiques surréalistes, fruits de ses échanges avec les voix des étoiles, entre journal intime, énumérations improbables de chiffres, de mots qui sonnent ensemble comme une musique intérieure et évocation de personnages et de vies imaginaires. Ce qui fait l'intelligence du duo Giacosa-Ferraiuolo, c'est qu'il combat sans relâche l'idée préconçue de l'artiste dément, obscur et taciturne qui dans sa sombre prison grave avec obsession ses délires dans un élan

expiatoire. Ici c'est sous la forme d'un clown solaire que Nannetti nous est présenté, face cachée d'un astre ou reflet de vérité d'un miroir magique. Gustavo Giacosa virovolte dans l'espace et le langage, micro à la main, tantôt dansant, tantôt languissant, empruntant au cabaret sa légèreté. Ses saillies poétiques en italien sont comme des spirales galactiques qui nous hypnotisent et nous fascinent à la fois. Elles sont entrecoupées de lettres de Nannetti adressées à sa famille, imaginées par Giacosa, comme des points de repère contextuels dans la vie de l'artiste servant de tremplins à une nouvelle logorrhée, un nouveau morceau de bravoure. Fausto Ferraiuolo, qui, au piano, dialogue avec lui grâce à sa musique jazz libre et généreuse, semble vouloir être le dompteur de la violence qui parfois s'échappe de cet animal incontrôlable. Ce beau voyage, plein d'espoir, dans la nébuleuse de Fernando Nannetti nous aide à regarder notre propre folie et celle de nos congénères d'un oeil plus bienveillant.

En tournée le 26-27/01 au Teatro dell'Archivolta de Gênes

THÉÂTRE
DE LA PORTE
ST-MARTINthéâtres
parisiens
associés.comMISE EN SCÈNE DE
AGNÈS
JAOUÏUNE
PIÈCE
DE
JAOUÏ — BACRICATHERINE
HIEGEL
—
LAURENT
CAPELLUTOLÉA
DRUCKER
—
NINA
MEURISSEGREGORY
GADEBOIS
—
JEAN-BAPTISTE
MARCENACCRÉATEURS
ASSOCIÉS AVEC LA SCÈNE STEPHANIE FROELIGER
AVEC ALBAN HO-VAN
SCÉNARISTE DOMINIQUE BRUGUIÈRE
COSTUMES NATHALIE HAOUÏ
ET XAVIER JACQUOTLocation
01 42 08 00 32
PorteStMartin.com
MAGASINS FNAC, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVEMISE EN SCÈNE DE
AGNÈS
JAOUÏUNE
PIÈCE
DE
JAOUÏ — BACRILAURENT
CAPELLUTO
—
NINA
MEURISSELÉA
DRUCKER
—
NINA
MEURISSEGREGORY
GADEBOIS
—
JEAN-BAPTISTE
MARCENACCRÉATEURS
ASSOCIÉS AVEC LA SCÈNE STEPHANIE FROELIGER
AVEC ALBAN HO-VAN
SCÉNARISTE DOMINIQUE BRUGUIÈRE
COSTUMES NATHALIE HAOUÏ
ET XAVIER JACQUOTEn coproduction avec Pascal Legros Productions.
un événement
Télérama fnac Ovisia scène La terrasse
TROISCOULEURS TimeOut Le Parisien

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

LA QUESTION

QUE DEMANDE LE PEUPLE ?

— par Daria Deflorian —

« Non conosco questa espressione francese, nonostante l'origine « romana » : « [...] [populus] duas tantum res anxius optat panem et circenses », scriveva il poeta latino Giovenale. « [...] [il popolo] due sole cose ansiosamente desidera pane e i giochi circensi ». Anche se in francese questa frase significa « cosa si può chiedere di più » partirei da quel senso più lontano. Direi che c'è qualcosa nell'idea più riduttiva di intendere il popolo che ancora gioca con questo tipo di consenso. La politica dei grandi eventi, sempre più invade l'ambiente (non a caso definito « mercato ») dell'arte e dello spettacolo ovunque. Anche il teatro si piega allo spettacolo invece del contrario. E allora rispondo. Cosa si può chiedere di più ? Complessità. Vedere, assistere a qualcosa che non mi sia del tutto e immediatamente chiaro, che mi metta in crisi rispetto a quello che so. Che rompa i miei schemi, le mie abitudini. Quando ho visto giovanissima « Wielopole Wielopole » di Tadeusz Kantor ho sentito fisicamente il mio cervello aprirsi come un guscio di noce che si crepa. Avevo capito ? Era semplice ? No. Era

grande. Era più grande di me. Mi dovevo innalzare per coglierlo. È questo movimento che importa. Il consenso, e non parlo solo di arte e cultura, è una gran fregatura. »
(Traduction sur iogazette.fr)

Daria Deflorian est actrice et metteuse en scène. Avec Antonio Tagliarini, elle commence en 2008 à travailler sur plusieurs créations dont ils sont à la fois les auteurs, les metteurs en scène et les interprètes. Provenant du monde de la performance, ils expérimentent d'autres modes de production de la représentation et explorent des formes alternatives d'alliance entre la scène et le public. Ils présentent au Festival d'Automne cette année « Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni » et « Il cielo non è un fondale ».

LE DESSIN

DIEUDONNÉ NIANGOUNA : NKENGUEGI, LE RADEAU DE LA COLÈRE

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°44 — 17.11.2016

La gazette des festivals — www.iogazette.fr

Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — Marie du Sa, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris —

SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint

Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable Partenariats / Publicité

India Bouquereil india.bouquereil@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro

Laura Aknin, Julien Avril, Christophe Candoni, Agathe Charnet, Léa

Coff, Sébastien Descours, Baptiste Drapeau (illus.), André Farache,

Louise Ferdinand, Pierre Fort, Florianne Fumey, Youssef Ghali,

Augustin Guillot, Léa Lartigou, Geoffrey Nabavian, Johanna Pernot,

Martine Silber.

Photo de couverture © Charles Bédou

LE FAUX CHIFFRE

6h12

C'est la durée ressentie
du spectacle
de Dieudonné Niangouna
au TGP

L'HUMEUR

« L'impossible n'est
qu'un possible
inexploré. »

Claude Régy

AGENDA DES FESTIVALS

INCORPORATED !

5^e édition de la biennale d'art contemporain, qui réunit une trentaine d'artistes. Incorporated! propose une image arrêtée, celle d'un monde régi par l'économie, par les crises instituées en système, par les flux d'information.

Rennes, jusqu'au 11/12

NEW SETTINGS

Ce programme, créé en 2011 par la Fondation d'entreprise Hermès, en collaboration avec le Théâtre de la Cité internationale, soutient des spectacles où la dimension plastique a une place prépondérante.

Théâtre de la Cité Internationale, du 17 au 29/11

NEXT

NEXT est un festival international des arts vivants réunissant une trentaine de propositions pluridisciplinaires. Le festival a été créé en 2008 par les directeurs de cinq structures culturelles flamandes, wallonnes et françaises.

Eurométropole Lille-Kortrijk-Tournai et Valenciennes, du 17/11 au 03/12

SILENCE(S)

Chacun des cinq Jours de Silence programmés à Chaillot invitera le public à passer une journée au théâtre, ponctuée de moments qui offriront l'opportunité d'aborder, de manière très diversifiée mais complémentaire, la thématique placée au cœur d'une leçon de silence.

Théâtre national de Chaillot, le 03/12

SWEDSTAGE : SHOWCASE DES SCÈNES SUÉDOISES

REPORTAGE

— par Mathias Daval —

Quatre degrés, pluie fine et nuages bas : au lieu de se laisser envahir par la mélancolie de la Scandinavie automnale, la biennale Swedstage propose un programme de réjouissances scéniques pour programmeurs internationaux.

Le Swedstage n'est pas un festival à proprement parler mais un showcase local, une concentration sur deux jours et demi d'une sélection de productions récentes, avec un fort focus sur le jeune public. Cette année, la soixantaine d'invités venant de 33 pays a pu découvrir douze propositions scéniques, ainsi qu'une dizaine d'autres présentées lors d'une séance de pitch par des compagnies suédoises. Parmi elles, l'adaptation de la série/film de Bergman, « Scenes From a Marriage » d'Eva Dahlman, qui repose sur un dispositif quadrifrontal et une immersion partielle des comédiens au sein du public renforçant l'intimité du projet. Johan et Marianne sont interprétés par trois couples d'âges et de sexes différents (dont un couple de femmes). Leurs échanges se succèdent puis s'entremêlent, gardant intacts l'acidité et la drôlerie antiromantiques du réalisateur suédois. Cerise sur le gâteau, la présence de Dag Malmberg, l'un des acteurs magnétiques de la percutante série télé « Bron ».

La troupe Cirkus Cirkör fait partie depuis près de vingt ans du répertoire circassien incontournable de la Suède. Avec sa nouvelle production « Limits », elle aborde la question des frontières réelles ou imaginaires, avec une portée particulièrement politique en ces temps de migrations en souffrance. Une performance ultraphysique, rythmée et poétique qui pâtit toutefois par moments de l'insertion de messages informatifs sur les réfugiés trop démonstratifs et premier degré. Reste l'envoûtante prestation des six performeurs, que l'on retrouvera en tournée notamment à Caen aux Bo-

rées le 19 novembre. Direction l'une des salles de répétition du théâtre national Dramaten, sorte de croisement entre la Comédie-Française pour sa troupe permanente et la Colline pour son traitement du répertoire contemporain : « Wild Minds », de Marcus Lindeen, est basé sur des témoignages de *daydreaming*, état qui au-delà de ce qu'il évoque de rêverie romantique est aujourd'hui diagnostiqué comme une pathologie. Le principal intérêt de ce projet original est le dispositif : cercle de parole en petit nombre dans lequel les comédiens sont assimilés aux spectateurs, et surtout utilisation de la technique du « headphone verbatim » : les comédiens ne connaissent pas leurs répliques, qu'ils découvrent par oreillette et doivent reformuler à haute voix. Ce procédé permet, ici de façon assez convaincante, de simuler l'authenticité des témoignages réels sur lesquels s'appuie le texte, stimulant une réflexion sur la nature de la création fictionnelle.

Riksteatern, scène nationale itinérante

Le Swedstage est aussi l'occasion de découvrir le Riksteatern, scène nationale itinérante tout à fait unique en son genre, qui pallie la difficulté de la plupart des créations suédoises à tourner dans le pays, notamment en raison de ses particularités géographiques. Le lieu, situé au sud-est de Stockholm, n'accueille aucune représentation : c'est une sorte de hangar gigantesque comprenant ateliers de création et six scènes adaptés au chargement direct des décors dans les camions qui sillonneront le pays pour 50 ou 60 dates par spectacle... C'est ainsi que nous avons pu découvrir « People Respect Me Now », de Paula Stenström Öhman, projet documentaire sur la violence à l'école, ou « Trans[e]cción », du collectif SOMOS, quatre danseurs exceptionnels vibrant en chorégraphies in-

dividuelles et collectives (inégaux mais puissantes) hip-hop et urbaines sur des grooves de trance afrocubaine.

Enfin, « Falling Out of Time », de la vétérane du théâtre suédois Suzanne Osten, parle du thème difficile de la perte d'un enfant. Sur un plateau couvert d'un épais sable noir, voici neuf parents, âmes en peine, déambulant dans un purgatoire dans lequel « la mort n'est pas morte ». La metteuse en scène, connue également pour son travail cinématographique (dont « Le Garde du corps » en 1990), adapte ici le roman de l'Israélien David Grossman publié en 2013. Tour à tour membres d'un cercle de parole et chanteurs d'un sombre cabaret de l'entremonde, hommes et femmes se bousculent, se soutiennent, s'interrogent afin d'exorciser la douleur. Une étrange coryphée et son acolyte scribe ponctuent les dialogues, comme les témoins nécessaires de cette souffrance qui pour être dépassée doit être mise en mots, et les mots en récits dont nous sommes les destinataires. La musique d'Anders Niska, dissonances mélancoliques interprétées en *live* sur un vieux piano fragile, pose l'ambiance. Après une longue installation un peu répétitive, la seconde partie est d'une intensité remarquable dans sa déclinaison de la syntaxe du deuil par le corps et la parole : gesticulations, lamentations, questions posées dans le vide, mais surtout fragiles tentatives de tracer la route de l'après. Comment continuer à vivre après ce point de rupture ? Dans l'une des plus émouvantes séquences finales qu'il nous ait été donné de voir au théâtre depuis longtemps, une porte du fond de scène s'ouvre sur la rue, vers l'air et la lumière : un tapis se déroule, et nous sommes conviés, sans applaudissements, à sortir de la salle, dans un silence propice à l'éclosion d'un nouvel espoir. La chute s'arrête et nous voilà revenus dans le temps.

du 23 au 26 octobre 2016 à Stockholm

LES RÉCRÉÂTRALES, EN PLEINE LUMIÈRE

REPORTAGE

— par Agathe Charnet —

Exclamations générales dans le public brutalement plongé dans le noir. L'électricité vient de se couper au beau milieu de la représentation. « Mesdames et messieurs, une fois n'est pas coutume au théâtre, allumez vos téléphones portables et éclairez la scène s'il vous plaît. » À la demande du comédien, une dizaine de leurs blanchâtres illuminent faiblement le plateau. Le spectacle peut continuer. Un écho frappant au thème de cette 9^e édition du festival des Récréâtrales : « Sortir de l'ombre ».

Fondées en 2002 à Ouagadougou, les Récréâtrales sont avant tout un laboratoire, une succession de résidences de création qui culmine par une semaine de festival en novembre. « Une nécessité de prendre du temps, de développer de nouvelles esthétiques », martèle Etienne Minoungou, fondateur de la manifestation. S'offrir le luxe du temps donc, malgré les aléas de la vie politique, la fragilité de la condition d'artiste et l'âpre course aux financements. Prendre le temps de créer mais aussi de s'emparer d'un espace. Car là est toute la spécificité de cet événement biennal : la fête se déroule dans une large rue du quartier populaire de Gounghin. Les spectacles se jouent en plein air, dans les cours intérieures des habitants, qui deviennent alors coproducteurs des Récréâtrales. « Le théâtre doit appartenir à la communauté », souligne Etienne Minoungou. Le défi était de le déplacer sans l'appauvrir. » En ce mois de novembre 2016, ce défi est plus que relevé. Venus du Burkina Faso, des quatre coins de l'Afrique de l'Ouest et du monde entier, les artistes ont répondu présents à l'appel des Récréâtrales. L'engagement du théâtre et de l'artiste prend aux Récréâtrales un sens prégnant. Deux ans après le soulèvement populaire qui a renversé Blaise Campaoré au Burkina Faso – et auquel de

nombreux artistes de théâtre ont pris part –, les œuvres programmées questionnent le politique, fustigent le néocolonialisme, démantèlent les faux-semblants.

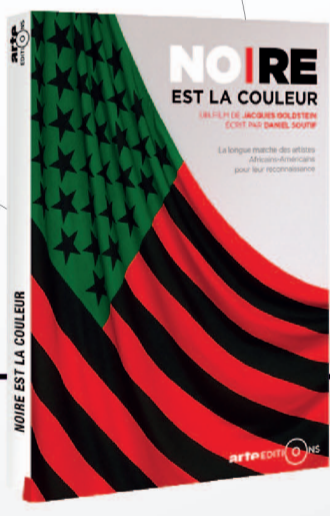
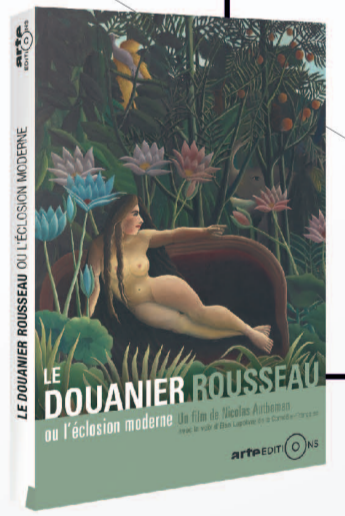
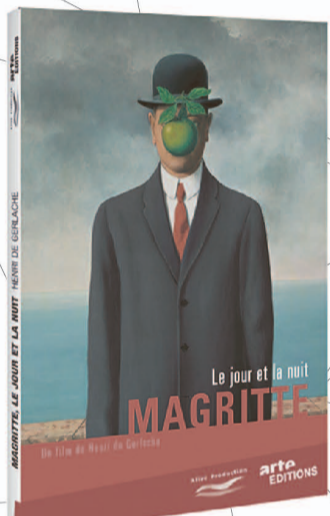
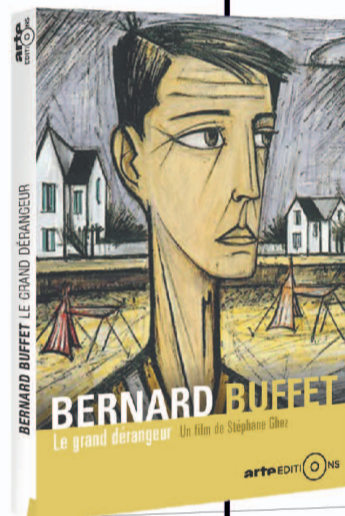
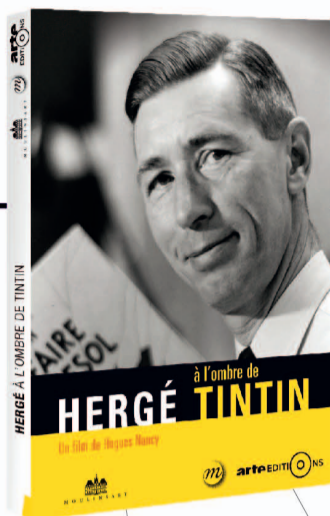
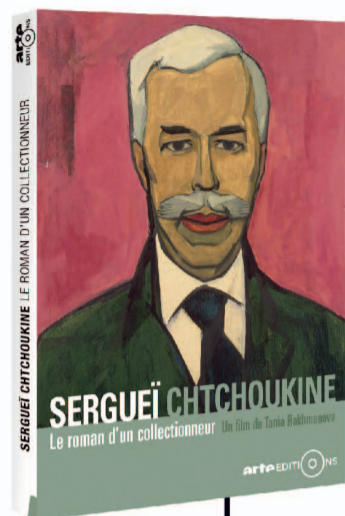
« Le théâtre doit appartenir à la communauté »

On y découvre ainsi « To Be or Not to Be », hommage du metteur en scène Mahamadou Tindano au dramaturge burkinabé Jean-Pierre Guingané et appel à « la vigie et au dialogue social ». Mais aussi « Si nous voulons vivre », qui mêle la présence vibrante d'Etienne Minoungou à la langue sans concession de Sony Labou Tansi. Chaque jour, on assiste aux performances du Camerounais Snake, autodidacte déchaîné qui n'hésite pas à mettre son corps à l'épreuve implacable de sa révolte. Les danseurs de Serge Aimé Coulibaly ont également fait forte impression en présentant la première partie de « Kalakuta Republic », autour du mythique musicien nigérian Fela Kuti. Enfin, le dramaturge guinéen Hakim Bah (prix Théâtre RFI 2016) aura été au centre des attentions avec son texte « Gentil petit chien », fable décapante sur les victimes collatérales du terrorisme, des deux côtés de la Méditerranée. Si quelques-uns de ces rendez-vous se seront avérés manqués (on se serait volontiers passé de l'assommant « Arc-en-ciel pour l'Occident chrétien », par Pietro Varrasso), les Récréâtrales sont une vivifiante et nécessaire fête du théâtre, d'un théâtre aussi exigeant que soucieux du monde. Sortir de l'ombre, certes. Mais en pleine lumière.

du 29 octobre au 5 novembre 2016 à Ouagadougou

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR



ALL
YOU
NEED
IS
ART!

La collection Monographies d'artistes de **arte** EDITI O NS

FILMS DISPONIBLES EN DVD ET VOD SUR www.arteboutique.com

